

l'argent. Comment ? Elle avait reçu l'éducation commune à toutes les jeunes filles bien élevées, mais elle se reconnaissait incapable d'enseigner.

— Allons, pensa-t-elle, je demanderai l'avis du docteur Chaumas.

On ne l'avait point vu depuis longtemps.

Les malheurs financiers qui venaient de s'abattre sur Paris augmentaient en ce moment des occupations déjà trop nombreuses, et la philosophie du docteur se voyait pleinement justifiée par les faits. Il avait bien songé à ses amis, mais sans avoir confiance dans les aptitudes d'André, il comptait sur la froide raison de sa femme. Deux êtres qui avaient eu le triste courage de se séparer de biens en vue d'événements possibles devaient garder chacun de son côté une ressource suprême. D'ailleurs Chaumas manquait véritablement de loisir pour aller prendre des nouvelles de Gualbert.

En même temps que s'abattait sur Paris, et ricochait sur la province un sinistre financier presque sans exemple depuis la banque de Law, le suicide et la folie semblables à deux démons déchaînés plongeaient les familles dans le deuil. Chaumas allait de l'un à l'autre, du fou furieux à l'homme que la tentative de suicide laissait demi brisé, les côtes cassées pour s'être précipité sur le pavé, la poitrine trouée par une balle tirée trop haut. Et au chevet de chacun de ces malheureux il trouvait les femmes en pleurs, les enfants effrayés. Partout autour de lui la douleur, les ruines. Cœurs et cerveaux atteints et lésés. Il se prodiguait, ne dormant plus, mangeant à peine, avalant de temps à autre une tasse de café noir, prenant des notes dans sa voiture, et grossissant pour de nouvelles études et la vue de sujets nouveaux les matériaux du volume qu'il devait publier sous ce titre : NÉVROSES.

Clotilde ne pouvait en ce moment implorer l'aide et le conseil du docteur. Elle devinait ce qu'était à cette heure l'existence brûlante de ce savant passionné. D'ailleurs dans quelques jours elle ne serait plus seule. Les élèves de l'école allaient sortir de leurs loges, et quand auprès d'elle la jeune fille aurait Landry, elle se sentirait forte. Ne s'étaient-ils point toujours entendus, toujours compris ?

Dans les jours de richesse Landry et Clotilde ne s'efforçaient-ils pas de ne point trop s'attacher à leur opulence parce qu'ils la devinaient passagère. Elle était certaine que son frère supporterait courageusement l'épreuve. Pourvu qu'il remportât le prix, tout serait sauvé. Mais s'il échouait ? Quelle serait sa vie ? Au lieu de prendre librement son vol vers l'art idéal, ne devrait-il point tout de suite s'efforcer de gagner de l'argent afin de venir en aide à la famille. Plus de grands travaux, de recherches patientes.

La vision de la Ville Eternelle fuirait devant lui, il s'enfermerait dans une chambre, privé même de la possibilité d'exécuter des tableaux de grandes dimensions, forcé d'exécuter des tableaux de chevalet, agréables à l'œil, et faciles à la vente. Peut-être même descendrait-il jusqu'à travailler pour les exportateurs de beaux-arts qui cotent la peinture au mètre, et permettent à peine à leurs artistes de manger du pain.

Quand cette crainte traversait son esprit, elle priait avec ferveur, pour demander le succès de Landry.

Les Paulin se montraient remplis d'une bonté tendre. Afin d'arracher Mélanie à la pensée du désastre qui la frappait, Julie l'avait prié d'accepter sa table, jusqu'à ce que sa nouvelle installation se trouvât complète. André, atteint comme d'un coup de

massue, s'abandonnait à la forte et tendre amitié de son frère. Il se rapprochait de lui comme au temps où ils étaient jeunes et insouciantes. Jamais Paulin n'avait témoigné plus de bonté à son frère, et André ressentait pour Paulin une reconnaissance profonde. En ce moment le plus riche, le plus sage était le modeste chef de bureau.

Après le dîner André, Paulin, Mélanie et Julie faisaient un besigne.

Pendant ce temps les jeunes filles travaillaient.

Un changement douloureux s'accroissait chez Amice ; elle ne devait de perdre sa belle gaieté d'autrefois. Au combat livré dans son âme s'épuisaient ses dernières forces. Elle restait debout ; mais elle se sentait frappée. Depuis qu'elle avait reçu les confidences de sa cousine, Clotilde l'aimait doublement, et toutes deux trouvaient une égale consolation, à la pensée qu'elles allaient vivre sous le même toit, sans plus se quitter que deux sœurs. Elles se traçaient un plan de vie dans lequel la bienfaisance tenait une large place. Clotilde accompagnait toujours Amice dans ses visites de charité. Elles s'oubliciaient pour autrui. Cependant Clotilde souleva une objection :

— Je ne suis pas certaine de garder ma liberté, dit elle ; il faut que je vienne en aide à ma mère. Ne comprends-tu pas qu'elle est incapable de vivre avec ce qui nous reste. Quelle ressource pourrai je me créer, je l'ignore, et je compte pour m'aider sur le docteur Chaumas. Il connaît tant de monde qu'il me découvrira un moyen de gagner de l'argent. Quel qu'il soit je l'accepterai. Peut-être nous verrons nous rarement dans l'avenir, mais nous continuerons de nous aimer.

La veille du jour où Landry devait quitter le palais des Beaux-Arts, Clotilde ne ferma pas les yeux. Levée à l'aube, elle alla trouver Amice.

— Donne-moi une preuve d'amitié, lui dit-elle.

— Que souhaites-tu ?

— Viens avec moi attendre Landry à la sortie de l'école.

Il ne faut pas qu'en rentrant brusquement dans la vie de Paris, il apprenne quel coup vient d'attendre la famille. Nous saurons le lui adoucir. Faute de cette précaution il arrivera brusquement chez nous, et ma mère commencera une scène navrante dans laquelle tous les malheurs que nous venons de subir défilent de nouveau. Prévenu par nous, Landry évitera les confidences.

Amice parut hésiter.

— Est-il convenable que je t'accompagne ?

— N'es-tu pas sa cousine ?

— En effet, sa cousine... mais...

— Pas de mais ! Je sais que ta vue le consolera, et vraiment il aura besoin de consolation.

— Viens donc, répondit Amice.

Elles s'enveloppèrent de vêtements de couleur sombre, et descendirent du côté de la Seine. La matinée était superbe. Plus d'une fois Clotilde avait songé avec joie au moment où elle se rendrait avec son père au-devant de Landry.

Mélanie avait fait le projet de donner une grande fête. Toute la famille devait se réunir pour célébrer le retour d'un combattant qui peut-être serait un vainqueur. Maintenant elle allait seule, mystérieusement à côté d'Amice, le cœur serré à la pensée de ce que souffrirait son frère.

Toutes deux s'arrêtaient devant la grille du palais, et promenaient leurs regards dans la cour. L'horloge sonna. Les élèves allaient sortir.

Bientôt un mouvement joyeux s'opéra sous les grandes ga-